

Demi-journée de préparation au séminaire d'hiver 2022

Retour sur inhibition, symptôme et angoisse aujourd'hui

Samedi 11 décembre 2021

Pourquoi Freud revient-il sur la question de l'angoisse ?

Yorgos Dimitriadis

Je me demande si la question posée par le titre que j'ai choisi pour mon intervention peut trouver sa réponse, selon la logique linéaire, c'est-à-dire, dans l'antériorité du texte. Ou, s'il faudrait, plutôt, chercher sa réponse dans sa postérité en suivant la logique de l'inconscient - qui s'aligne à la logique de l'après coup. Quand je parle de la postérité j'entends, d'une part, la reprise par Lacan de ce texte dans son séminaire sur l'angoisse. Puis, d'autre part, qu'est-ce que nous sommes en train de devenir en se posant ces questions aujourd'hui ? D'ailleurs, la question de l'antériorité dans la causalité se trouve au cœur de ce qu'est l'angoisse mais, aussi, de ce qu'est l'objet dans la théorie psychanalytique. Car la question que Freud traite en priorité dans son texte de 1926 est de si l'angoisse est le résultat ou la cause du refoulement. Et, pour Lacan, dans son séminaire sur l'angoisse, la question est de si l'objet -en tant que cause du désir - est devant, c'est-à-dire spécularisable, ou derrière ? Je rappelle aussi que l'*objet a*, change de place et, se trouve, dans le troisième schéma de la division, du 6 mars 63, avant le S barré. Tandis qu'au premier (séance du 21/11) et au second (séance du 23/1) schéma de la division il était après. Je n'aurai pas le temps de commenter ce déplacement aujourd'hui mais, en tous les cas, Freud et Lacan opèrent, en rapport avec la triade *Inhibition, symptôme et angoisse*, une certaine inversion par rapport à leur enseignement précédent, qui est, en même temps, un virement dans leur doctrine, surtout pour Lacan d'ailleurs.

Dans un texte précoce de 1895 « Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que 'névrose d'angoisse' » Freud traite la transformation directe de la libido frustrée en angoisse dans les névroses actuelles. Vingt ans plus tard, en 1916, dans la 25^{ème} conférence de ses leçons d'introduction, intitulée « l'angoisse », il se concentre sur les liens que l'affect entretient avec les vicissitudes de la libido et avec l'inconscient. Dans ce texte, il distingue deux processus pour la production de l'angoisse. Celui de la nature somatique où il y a la transformation de la libido accumulée - et frustrée - en angoisse. Et un autre processus qui fait suite au refoulement : à savoir celui où « l'état affectif qui aurait apparu à la conscience du fait d'un processus inconscient se transforme en angoisse quand le processus inconscient en question subit le refoulement, en vue de la production d'un symptôme ». Dans ce même texte, il met un grand espoir dans sa recherche sur l'énigme de l'angoisse : « Il est certain que le problème de l'angoisse », écrit

alors Freud, « forme un point vers lequel convergent les questions les plus diverses et les plus importantes, une énigme dont la solution devrait projeter des flots de lumière sur toute notre vie psychique ». Cette question du « Un » il la répète en 1926 : « La réduction de deux origines de l'angoisse à une seule ne se laisse pas imposer facilement ». Mais encore en 1933, dans le texte « Angoisse et vie pulsionnelle » de sa *Nouvelle série de conférences* - qui est une reprise de ses thèses antérieures, surtout de 1916 et 1926, où il dit que : « on sent qu'il manque ici quelque chose qui, à partir de morceaux, fasse unité ». Je vais essayer de montrer que c'est justement ce qui n'arrive pas, ou plutôt, ce qui arrive, mais d'une manière détournée. Car cela arrive, non par l'élaboration de Freud, mais par la reprise par Lacan du texte de Freud « Inhibition, symptôme et angoisse ». Car, à partir des impasses de ce texte, Lacan découvrira (voir sa remarque au tout début de la séance du 9/1 du séminaire sur l'angoisse) un concept. Et pas n'importe lequel, car c'est le concept qu'il a considéré comme sa seule découverte, à savoir l'*objet petit a*.

Première théorie de Freud sur l'angoisse

Névroses actuelles : Névrose d'angoisse, neurasthénie (1898), toxicomanies (1905), hypocondrie (1914) dues à des nuisances de la vie sexuelle actuelle

endo-intoxication (*coïtus interruptus*, excitation frustrée, abstinence par contrainte....) ou intoxication par des drogues



Transposition directe de la libido en angoisse

angoisse



Refoulement

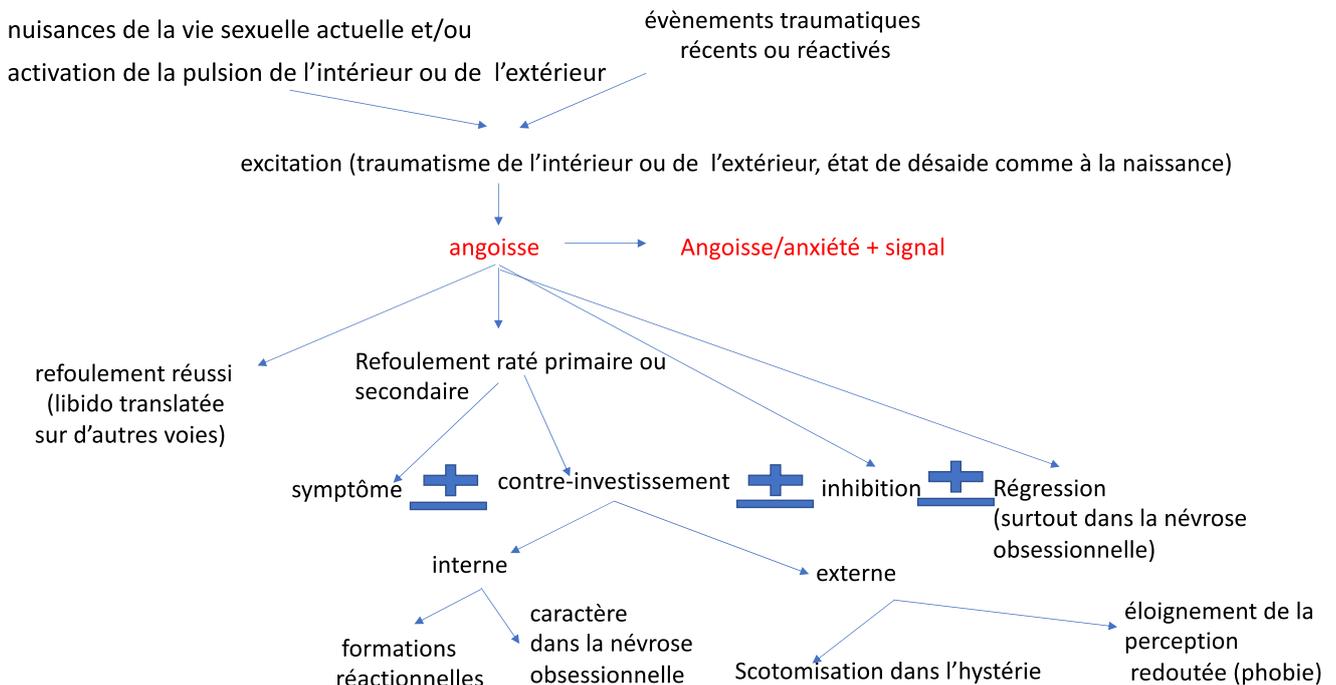
Psychonévroses dues à des évènements de la vie sexuelle de l'enfance

Hystérie, névrose obsessionnel, phobies, paranoïa....

Mais je reprends d'abord le raisonnement de Freud de son texte de 1916 pour le comparer avec celui de 1926 (1^{er} diapo). Dans ce texte, Freud interroge l'angoisse réelle, « rationnelle et compréhensible », afin de cerner l'énigme que constitue « l'angoisse névrotique ». L'angoisse - qui est une fuite du moi devant la libido - est cependant, dit-il, engendrée par celle-ci. Pourtant, en 1916 la réalité intervient du côté de ce qui circonscrit l'angoisse et non de ce qui donne naissance à l'angoisse. La phobie d'animal, par exemple, est une projection du danger intérieur à l'extérieur. Dans ce texte la question du signal comme réaction du moi est valable aussi bien pour des dangers extérieurs réels que pour les dangers intérieurs névrotiques qui, quant à eux, ils sont en rapport avec l'exigence de la libido. En fait, il avait déjà fait référence au signal, en tant qu'avertissement, pour que le moi assure sa défense, dans le texte de l'*Esquisse* et dans son texte sur l'inconscient en

1915. Donc, rien de tellement nouveau en 1916 par rapport au signal. La question de la naissance comme expérience de séparation traumatique est présente déjà dans ce texte. Il répète, ici encore, ses idées sur les « névroses actuelles » en tant qu'effet de l'accumulation de la libido dont le cours normal est entravé par la rétention sexuelle.

Deuxième théorie de Freud sur l'angoisse



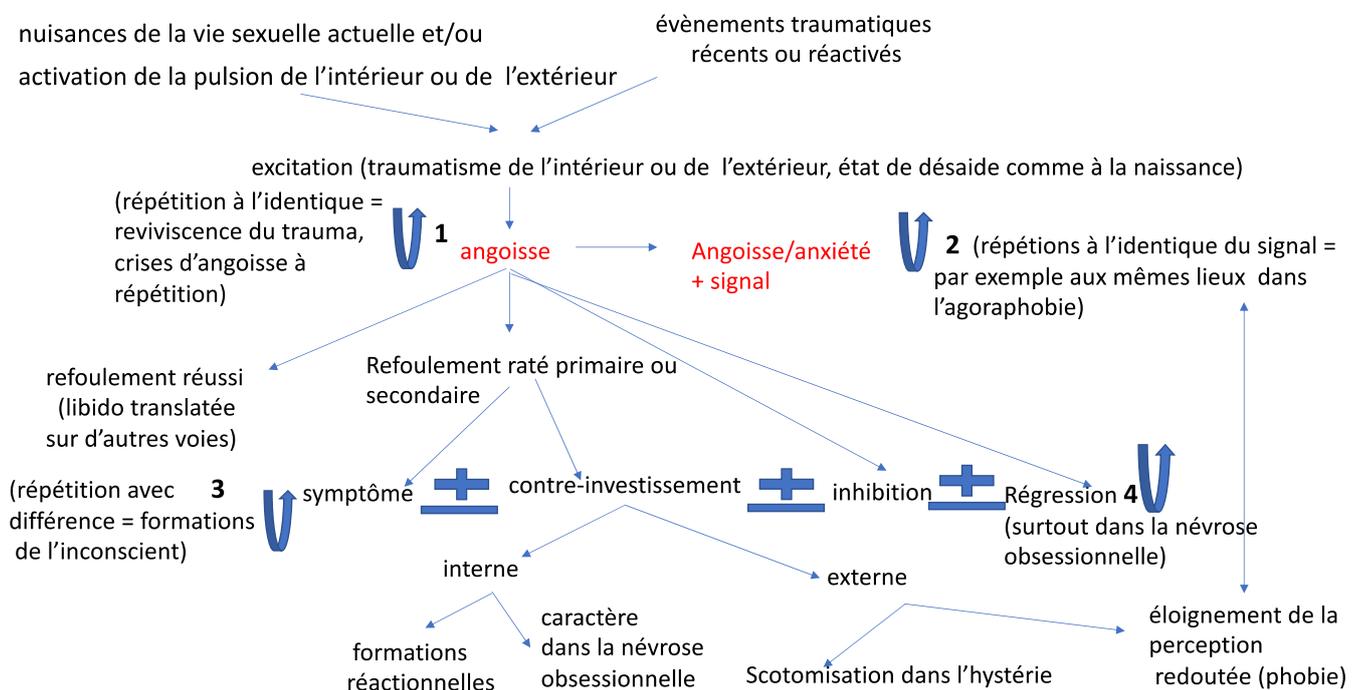
Donc, c'est à partir de ces idées, exprimées en 1916, que Freud poursuit son développement, dix ans plus tard, en 1926 (2^{ème} diapo). Depuis 1916, il y a eu deux apports majeurs de sa théorie et l'apparition du livre de Otto Rank sur *Le trauma de la naissance* : a) le premier apport était l'au-delà du principe de plaisir et la pulsion de mort de son texte de 1920 et b) le deuxième, était sa nouvelle topique avec la trichotomie ça, moi et surmoi, introduite en 1923. Le texte d'Otto Rank, qui date de 1924, est peut-être plus une occasion qu'une cause, mais enfin il avait une grande estime pour son élève qu'il considérait comme son fils adoptif. Il rédige le texte d' « Inhibition, symptôme et angoisse » au début de l'été 1925 et il le publie en février 1926.

Dans ce texte, Freud essaie, d'abord, de ramener toute angoisse à une cause réelle extérieure. Ainsi la menace de la castration se rapporte à un événement extérieur réel et le danger de pulsion ne provoque d'angoisse que parce qu'il rappelle une menace ou un traumatisme réel. Pourtant, vers la fin du texte il revient sur l'importance à la fois biologique, phylogénétique et psychologique de l'immaturité qui a comme effet le besoin d'être aimé. Ainsi, les pulsions ont un potentiel traumatique comme d'ailleurs le monde extérieur car celui-ci peut les frustrer - par l'absence de satisfaction ou d'amour - ou encore devenir une menace qui provoque une excitation. Donc, il y a des raisons accidentelles, mais aussi des raisons inhérentes à la constitution de la sexualité de l'humain comme cause du traumatisme et de l'angoisse. Pour se défendre contre les pulsions, le sujet est amené à

les écarter : soit par l'inhibition, le contre-investissement voire le caractère, soit par la formation des symptômes qui sont, en même temps, une satisfaction (des pulsions).

Donc, dans le texte de 1926 il met aussi l'accent sur le traumatisme qu'il définit de manière très générale comme situation vécue de désaide, et c'est un point important de ce texte. Un danger interne doit s'externaliser et vice versa pour qu'un tel vécu de désaide puisse se produire. Le traumatisme est l'élément qui serait à la base aussi bien des névroses traumatiques, qu'il rapproche aux névroses actuelles, que des psychonévroses. Mais dans le cas des névroses traumatiques et des névroses actuelles l'angoisse survient de manière automatique, comme effet de la reviviscence de l'évènement traumatique ou en tant qu'effet des pulsions sexuelles frustrées. L'éclosion de l'angoisse se fait chez elles, du moins dans un premier temps, sans avertissement. Tandis que dans les psychonévroses de défense «il se produit dans le ça quelque chose qui active pour le moi une des situations de danger et amène par là à donner le signal d'angoisse en vue de l'inhibition ». L'automatisme de répétition est présent dans ce texte car Freud rappelle qu'après le trauma il y a une tentative de transformer l'excitation subie de manière passive en activité. Et pour la même raison « sur le terrain des névroses actuelles et traumatiques des psychonévroses se développent avec une particulière facilité en tant que tentative de lier l'angoisse par le symptôme ».

Deuxième théorie de Freud sur l'angoisse



On pourrait distinguer ici, me semble-il, quatre types de répétitions (3^{ème} diapo). Celle qui se fait à l'identique et qui est la reviviscence du traumatisme ou bien l'effet des pulsions frustrées. On pourrait y adjoindre, un deuxième type dans lequel s'y ajoute le signal. Cette répétition serait une tentative d'endiguer l'angoisse, soit par l'inhibition soit par le contre-investissement. Un troisième type de répétition viendrait après le refoulement en tant que retour du refoulé en rapport avec le symptôme. Ce type de répétition n'est pas

explicite dans le texte, si ce n'est par le terme de refoulement secondaire qui répète quelque chose du refoulement primaire. Mais aussi il y aurait un quatrième type de répétition en rapport avec le déplacement de la situation initiale du danger vers la perte de l'objet lequel peut aussi, à son tour, subir un déplacement - entre les divers types d'objet, oral, anal, etc.

Donc, la répétition, dans ce texte de Freud de 1926, serait dans un continuum (et une synchronie), qui va :

1) d'un premier type de répétition automatique soit de la scène du traumatisme avec angoisse soit de la pression répétitive, on dirait pulsatile, des pulsions sexuelles frustrées. Le prototype de ce traumatisme - de novo - serait la naissance.

2) à un deuxième type de répétition où il y aurait la répétition juste d'un élément évocateur du traumatisme, c'est-à-dire l'apparition d'un signal, (sans reviviscence ou avec une reviviscence partielle de l'angoisse), accompagnée d'une anxiété qui est présente à la manière d'une expectation anxieuse (*Erwartung*).

3) Un troisième type de répétition se ferait suite au refoulement ou, plutôt, suite aux refoulements secondaires après le signal d'une situation de danger antérieur qui avait provoqué un refoulement primaire

4) Un quatrième type de répétition aurait affaire avec les déplacements ultérieurs du danger à la condition du danger, c'est-à-dire en fait à la perte de l'objet et de ses modifications : de la naissance au sevrage, puis à la séparation des fèces, du pénis, voire du surmoi. À ce niveau, il y aurait une possibilité de régression.

Je dévie un instant du texte de Freud en disant pour dire qu'on pourrait, en termes lacaniens, parler - au sujet de ce troisième type de répétition- de processus métonymiques et métaphoriques de la chaîne signifiante. Et pour le quatrième type de répétition d'une constitution circulaire de l'objet, d'une progression et d'une régression, dont parle Lacan vers la fin de son séminaire sur l'angoisse (séance du 19/6).

Deux points encore :

Le premier : Freud tend à ramener toute angoisse à celle qui aurait été vécue lors de la naissance, y compris l'angoisse de castration, en utilisant comme terme intermédiaire l'angoisse de séparation. Ces idées sur la naissance et la séparation ne sont pas nouvelles, mais dans le texte de 1926 la question de la séparation de la mère et de l'angoisse de la naissance avec ses racines phylogénétiques prend beaucoup plus d'ampleur. Cela lui permet aussi de faire une équivalence entre la séparation du corps de la mère, avec le sevrage, la séparation des fèces et la castration, tout en essayant de garder le *prima* de l'angoisse de castration et, par conséquent, de l'Œdipe. C'est une manière, aussi, de garder un rapport étroit entre le Père et le trauma sexuel, rapport qu'il maintiendra même dans son dernier texte, l'homme Moïse et le monothéisme.

Le second : La nouvelle topique, ça, moi et surmoi, annonce une réorientation formelle dans le champ d'investigation de l'affect de l'angoisse. « Le moi est le seul siège de l'angoisse, énonce Freud, [...] seul le moi peut produire et ressentir de l'angoisse ». Il

est, tout à la fois, lieu de l'angoisse réelle, de l'angoisse névrotique et de l'angoisse morale, chacune indiquant ses relations de dépendances, respectivement, avec l'extérieur, le ça et le surmoi. L'angoisse est perte d'amour dans l'hystérie, menace de castration dans la phobie et angoisse devant le surmoi dans la névrose obsessionnelle. Le moi en tant que siège de l'angoisse fait partie de la tentative de Freud, annoncée déjà en 1916, de trouver le point vers lequel convergent les questions les plus diverses et les plus importantes. Tentative peut-être peu réussie si ce n'est seulement par son échec.

Car, et pour conclure, ce qui angoisse, après la constitution du moi en tant qu'image du corps dans le miroir, est ce qui de l'excitation pulsionnelle n'arrive pas à être reconnu dans cette image. En ce sens le moi en tant que repère unique de l'angoisse est juste, si on le situe comme image inconsciente du corps dans le miroir et par rapport à ce qui ne peut pas être perçu et maîtrisé dans ce miroir. Et, en même temps, et de manière plus générale, ce qui angoisse est ce qui de l'excitation pulsionnelle, n'arrive pas à être endigué par la répétition. Les deux apports, celui de l'au-delà du principe du plaisir et l'autre celui de la trichotomie de l'appareil psychique entre ça, moi et surmoi, servent à Freud de tentative de trouver le point unique qui est ce qui échappe à la répétition et ce qui échappe au moi. Mais, et je vais aller vite sur ce point quitte à le reprendre au séminaire d'hiver, c'est Lacan qui va découvrir cette convergence par l'*objet petit a*, en tant que place logique de ce qui reste et qui échappe à ces opérations de maîtrise par le Un de l'image qui fait unité et par les Uns des signifiants qui se répètent sans arriver à donner un sens final. La place de cet objet comme produit d'une séparation de l'Autre, voire de l'organe, en déca de l'Œdipe, sert à Lacan de référence pour le passage du « Un » au « multiple », des Uns à ce qui reste. Et, du « Nom du père » aux « Noms du père », terme qui apparaît à la dernière leçon de son séminaire (séance du 3/7) sur l'angoisse et qui était censé être le thème de son séminaire de l'année suivante. Et, par la même, il dégagera, dix ans plus tard, la logique du « pas tout » pour laquelle il n'y a plus le « Un » de l'exception. Une jouissance Autre, non phallique, y trouve sa justification.